

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

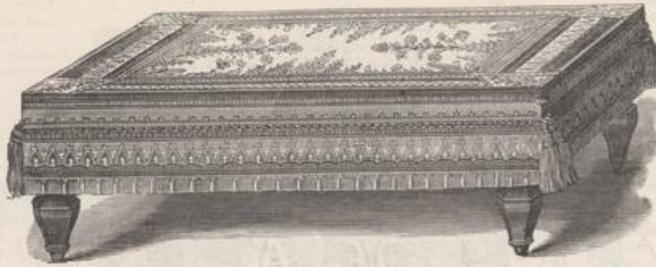


1-2. COIFFURE POUR DAME AGÉE. — MODÈLE DE M. PHILIPPE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Coiffure pour dame âgée. — Couverture de billard. — Détail d'un coin de la couverture. — Quart d'un carré en broderie Renaissance. — Bande au crochet tunisien. — Chaise hamac. — Détail de la chaise hamac. — Coiffure de jeune femme (devant et dos). — Deux toilettes de soirée. — Rébus.

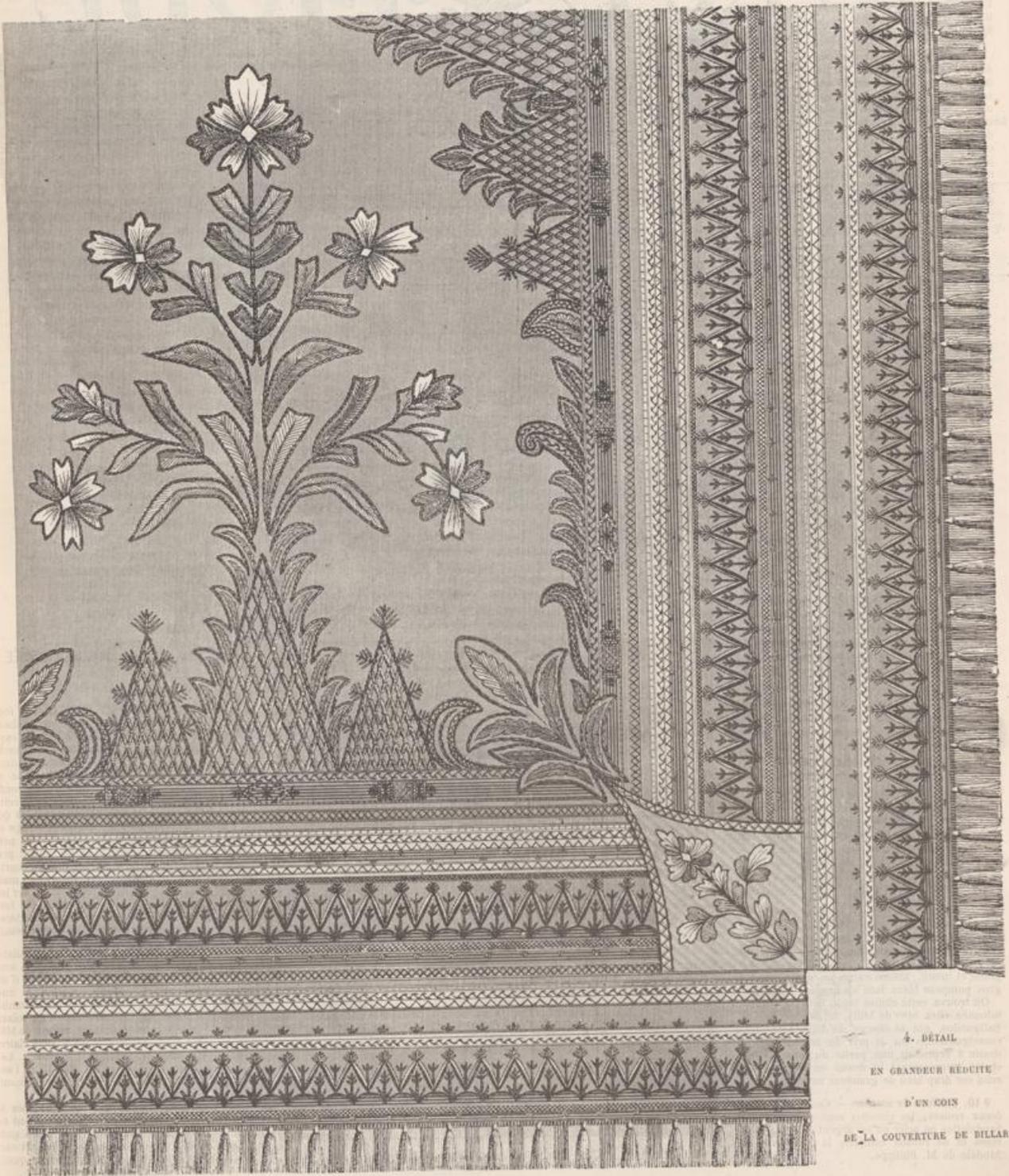
SUPPLÉMENT : Planche de modes colorées.



3. COUVERTURE DE BILLARD.

EXPLICATION DES GRAVURES

1 2 Coiffure pour dame âgée. — Modèle de M. Philippe, 15, rue Royale. — Les bandeaux, ondulés jusqu'à la tempe, voilent légèrement l'oreille; deux coques, croisées et allongées, suivent les ondulations du bandeau. La natte du chignon encadre complètement l'oreille derrière. — Mantille blanche ou mantille noire, chiffonnée artistiquement sur la tête, en forme de coiffure orientale, fleurs d'azalée, violettes ou mauves, à feuillage sombre, sur la tête et aux points d'attache de la mantille.



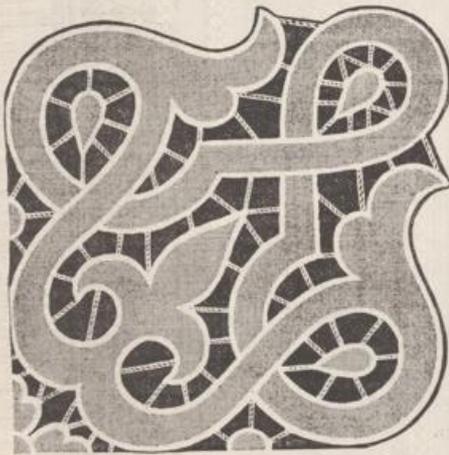
4. DÉTAIL
EN GRANDEUR RÉDUITE
D'UN COIN
DE LA COUVERTURE DE BILLARD.

3-4. Couverture de billard en toile grise brodée de laine. — Ce magnifique ouvrage peut aussi servir de tapis de grande table, de couverture de piano à queue ou droit, car il est facile d'en modifier la forme.

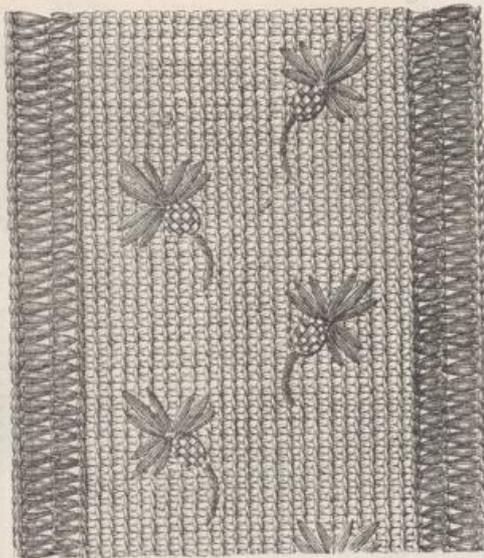
Tous les motifs sont brodés à la main en laine de toutes couleurs et mélangés de bandes de drap de soldat, bleu et rouge. Cette couverture peut aussi s'exécuter avec des galons de bourrelier et revenir de cette façon bien meilleur marché. S'adresser à M^{me} de Milly, 21, boulevard des Batignolles, pour se procurer le tapis fait ou échantillonné, avec broderie de laine ou galons de bourrelier. Notre dessin reproduit le détail, en réduction, d'un coin du tapis.

5. Quart d'un carré en broderie Renaissance. — Toute la partie teintée de gris est en toile entourée d'un feston plein pris à même l'étoffe et découpée ensuite. Toutes les parties noires de notre dessin sont à jours et ornées de barrettes vénitiennes ou de festons. En répétant quatre fois notre dessin, nos lectrices obtiendront un carré dont le milieu se trouve orné d'une fleur.

6. Bande en crochet tunisien. — Pour couverture de lit d'enfant, de petites voitures, et même de grands lits, rien n'a plus de succès que les bandes exécutées en crochet tunisien; chaque bande s'exécute séparément; on les réunit ensuite côte à côte pour former un ensemble. L'exécution est facile; on monte 21 mailles de crochet uni, et on poursuit jusqu'à ce que l'on ait obtenu la longueur totale que l'on veut donner à l'objet; toutes les bandes doivent être exactement de même longueur et comporter le même nombre de points; elles doivent être exécutées avec la même grosseur de crochet.



5. QUART D'UN CARRÉ EN BRODERIE RENAISSANCE.



6. BANDE AU CROCHET TUNISIEN.

11 12. Coiffure de jeune femme. — Cette coiffure consiste en un enchevêtrement de boucles et de marteaux. — Modèle de la maison Philippe, 15, rue Royale.

13. Toilette de soirée. — Première robe de taffetas vert d'eau, excessivement tendre. Jupe de gaze de même nuance, toute bouillonnée et enserrée de garnitures posées en ruches doubles, traversées par des bandes de velours vert émeraude; les deux parties de la jupe, qui sont distinctes, sont traversées par des bouillonnés disposés en médaillon, et formant quilles; des roses cent feuilles agrémentent ces médaillons.

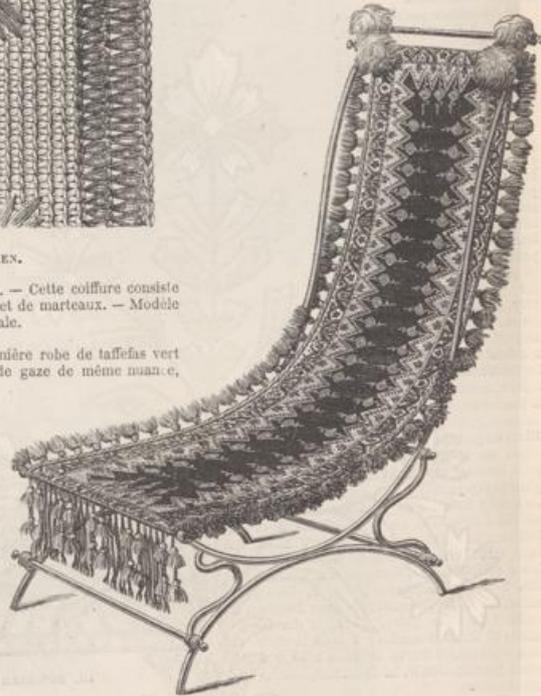
Corsage à points devant et derrière, garni en herbe, de trois rangs de bouillonnés traversés par du velours assorti à la jupe et orné de piqués de roses; dans la coiffure, traîsasse de roses.

14. Seconde toilette de soirée. — Robe de faille noire, formant longue traîne, ornée dans le bas d'un volant tuyauté de même étoffe, surmonté d'une ruche chicorée.

Longue tunique de gaze de Chambéry encadrée d'un volant de chantilly, au-dessous duquel se trouve une ruche d'étoffe gaufrée, surmontée elle-même d'une guirlande de chêne aux glands d'or et de velours du plus ravissant effet; une touffe, assortie à la guirlande, s'enroule avec des coques et des pans de faille vert Isly et sert à draper le relevé de la jupe; le corsage, décolleté en pointes, est garni d'une herbe de dentelle, ayant une légère guirlande assortie à celle du jupon.

15. Dentelle en mignardise, croquet et crochet. — Cette dentelle peut servir de garniture pour toilettes d'été ou d'encadrement pour voiles de fauteuil, couvre-pieds et dessus d'édredon. L'étoile du milieu est entourée d'un rond de mignardise. La grande dent se trouve formée par un laçot croquet aux dents bien aiguës; le tout est relié par un petit travail au crochet.

E. BOGGY.



7. CHAISE HAMAC.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette d'intérieur. — Costume tout en foulard de l'Union des Indes. Sur un jupon tombant à ras de terre et pris dans un joli foulard rayé retombe une tunique arrondie formant seconde jupe. Le jupon est orné d'un volant pris dans le biais de l'étoffe, monté à tête ruchée et bouillonnée; un rouleau de foulard bleu borde le bouillonné et lui sert de cadre. Dans cette même étoffe une sont pris les biais roulés qui garnissent la tunique et le corsage. Corsage et tunique en foulard bleu clair à semis de pois bleus; la garniture consiste en un volant pris dans le droit fil tuyauté à la petite basque courte du corsage, aux revers des manches, mais froncé à la tunique; celle-ci est drapée sur les côtés, où elle se relève par un pli double formant tuyaux. Col à gros plis creux par derrière, et à coins plats renversés et roulés par devant.

Toilette de réception. — Robe de foulard camailien vert mode. La première jupe, fort ample, forme longue traîne; elle est garnie d'un volant froncé servant de transparent à une dentelle de Chantilly ou de Bruges qui retombe dessus; cette dentelle est surmontée d'un volant plissé, de la nuance la plus foncée, relevé en tête par un large biais de la couleur la plus claire, laquelle sert aussi de doublure à ce volant. Les trois ruches qui s'échappent du biais dans l'autre sens, sont alternées des deux tons et montées en sens inverse des plis du volant.

La jupe et la tunique sont de la nuance la plus claire, et, par conséquent, les biais sont de nuance foncée. Le corsage est foncé et les garnitures en sont claires. Ce corsage, ouvert carrement sur la poitrine, est à longues basques;



8. DETAIL DE LA BANDE POUR LA CHAISE-HAMAC.

Lorsqu'elles sont terminées, on les encadre de chaque côté de deux rangs de crochet ananas ou crochet boule, en soie d'Alger, d'un beau bleu. Pour exécuter le crochet ananas, il faut un instrument spécial; le point est bien simple; il suffit de jeter 4 ou 5 mailles sur son crochet, et de les réunir en une seule, en entrant le crochet dans les 5 mailles à la fois.

La broderie se fait, après coup, au fil lancé pour les pétales du bleu; le calice est un damier fait au point de reprise, en deux soies différentes.

7-8. Chaise-hamac en fer doré, garnie avec une large bande de velours noir sur laquelle se trouvent des broderies en soutache jaune d'or. La bande de velours est encadrée d'une bande de drap bleu de ciel taillée à dents aiguës, fixée par un point de feston très-lâche en soie havane et rouge. Le petit motif qui est placé dans le creux de la dent est en soie havane et rouge. Une bande de cachemire de l'Inde encadre à son tour la bande de drap. Tout au tour sont posés de petits pompons de laine bleu ciel placés à 3 centimètres l'un de l'autre. Sur le devant, une frange de laine bleu ciel mêlée de pompons et de brins de soie jaune et noire. Même frange au dossier, avec gros pompons bleus dans les angles.

On trouve cette chaise toute faite ou échantillonnée chez M^{me} de Milly, 21, boulevard des Batignolles, qui se charge de donner tous les renseignements sur le prix de revient. Notre dessin reproduit une partie du détail de la chaise, représentant le dessin en soutache et celui sur drap bleu de grandeur naturelle.

9 10. Coiffure de soirée. — Coiffure à marteaux croisés; les cheveux sont entrelacés de bandelettes en acier ou en argent. Un pouf de roses et de rubans complète la chevelure. — Modèle de M. Philippe.

arrondies, enrichies d'une dentelle pareille à celle de la tunique et de la jupe. La garniture du décolletage et celle des manches rappelle celle du jupon et se compose de biais et de ruches alternées.

COURRIER DE LA MODE

Quelques-unes de mes lectrices sont allées au-devant de mes intentions en me demandant quelles sortes de gants seront adoptés pour la saison d'été. J'ai pris les renseignements les plus exacts, et voici le résultat de mes recherches.

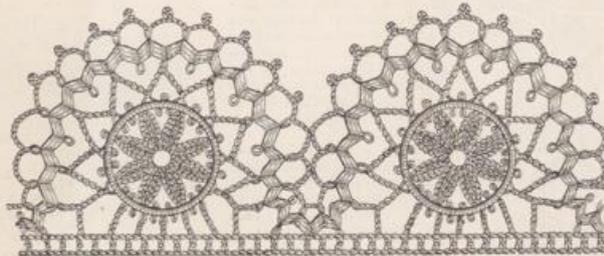
Je commence par répéter ce que j'ai déjà dit bien des fois, c'est-à-dire que le gant le meilleur marché n'est pas celui qui coûte le moins cher, mais bien celui qui dure le plus, qui ne se déchire pas et peut se nettoyer sans changer de couleur. D'ailleurs, il y a un choix intelligent à faire parmi les différentes espèces de gants, et il est facile de les classer en plusieurs catégories. Il y a des gants pour toutes les circonstances et pour toutes les toilettes. Pour le matin, par exemple, pour les voyages, les bains de mer, je recommanderai toujours, et avec enthousiasme, le gant *régénération* d'été, qui a atteint son plus grand perfectionnement. Il est aussi mince, aussi souple qu'un gant de Suède, et a l'immense avantage de se laver comme un mouchoir de poche avec du savon ordinaire. Si on emploie pour ce nettoyage le savon *sericosapo*, on obtient un résultat merveilleux; le gant est *neuf*, et cela plusieurs fois de suite. Le gant *régénération* se fait en noir et en blanc. Je prédis même à ce gant blanc un véritable succès d'élegance, un peu originale, avec les toilettes très-claires. On le trouve aussi en écu clair, en écu foncé, havane clair ou foncé gris, etc., etc. Son prix est, à un bouton, 3 fr. 90 la paire, 23 fr. la demi-douzaine, 45 fr. la douzaine; à deux boutons, il coûte 4 fr. 75 la paire, 28 fr. la demi-douzaine, 55 fr. la douzaine; à trois boutons et sans boutons, 5 fr. 75 la paire; 33 fr. 50 la demi-douzaine, 65 fr. la douzaine (boutons indécoûsables).

Pour les jours très-chauds, quand tous les gants de peau, quelque fins qu'ils soient, se tachent par la transpiration, je recommande le gant indien en soie végétale, tissu fait avec de l'écorce d'arbre, qui se lave très-bien. Le gant indien *blanc* sera également très à la mode. Les femmes élégantes adopteront, j'en suis convaincu, cette petite nouveauté très-charmante, pour l'été, avec les robes fraîches et légères. Ce gant existe, du reste, en toutes nuances, grise, écru, etc., à un, deux, trois et quatre boutons. A un bouton, il ne coûte que 95 centimes la paire, 5 fr. 60 la demi-douzaine, 10 fr. 80 la douzaine; on peut alors lui adjoindre une manchette unie ou garnie, qui le rend plus élégant. A deux boutons, son prix est de 1 fr. 85 la paire, 10 fr. 95 la demi-douzaine, 21 fr. 95 la douzaine. A quatre boutons, 2 fr. 95 la paire. La qualité supérieure coûte, à deux boutons, 2 fr. 95; à quatre boutons 3 fr. 90; à six boutons 4 fr. 90. La demi-douzaine et la douzaine en proportion.

Le gant *Angot* (il fallait bien que les gants prissent leur part de la popularité de ce nom) est également en écorce d'arbre et à un seul bouton avec une large manchette raide; il coûte 4 fr. 75 la paire.



9-10. COIFFURE DE SOIRÉE (VUE DEVANT ET DERRIÈRE).



13. DENTELLE EN MIGNARDEISE, CROQUET ET CROCHET.



11-12. COIFFURE DE JEUNE FEMME (DEVANT ET DÉS). — MODÈLES DE M. PHILIPPE.

Comme gants de visite je ne sais rien de mieux que le gant de Saxe noir, sans boutons, à 2 fr. 90 la paire. Une qualité très supérieure à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour à deux boutons coûte 3 fr. 50 la paire, et à trois boutons 3 fr. 90. En prenant une demi-douzaine ou une douzaine, cela fait une petite différence.

Un très-bon gant, très-élegant, très-solide et vraiment très-bon marché en raison surtout de ses avantages, c'est le gant *Mélicis* en chevreau non glacé. Il a la longueur des gants à six boutons, mais n'en a que deux en réalité, placés à l'ouverture qui se trouve au poignet. Le gant se termine, comme le gant sans boutons, en une longue manchette recouvrant très-haut l'avant-bras. Il coûte 4 fr. 90 la paire, 29 fr. la demi-douzaine, 57 fr. 50 la douzaine, et se fait en toutes nuances les plus délicates.

Tous ces gants sortent de la maison de M^{me} Leconte, parfumerie Ninon, rue du Quatre-Septembre. On expédie *franco* toute commande atteignant ou dépassant 18 fr., lorsqu'on lui envoie le montant de la facture dans la lettre de demande, et *franco* contre remboursement, à partir de 28 fr. Par suite des diminutions sur le port des échantillons, pour toute commande au-dessus de 18 fr., il suffit d'ajouter 15 cent., 25 cent. ou 40 cent., suivant la grosseur du paquet. M^{me} Leconte reçoit soit des timbres, soit des billets de banque, soit un bon de poste.

n'ont qu'à écrire à M^{me} Leconte, parfumerie Ninon, rue du Quatre-Septembre. On expédie *franco* toute commande atteignant ou dépassant 18 fr., lorsqu'on lui envoie le montant de la facture dans la lettre de demande, et *franco* contre remboursement, à partir de 28 fr. Par suite des diminutions sur le port des échantillons, pour toute commande au-dessus de 18 fr., il suffit d'ajouter 15 cent., 25 cent. ou 40 cent., suivant la grosseur du paquet. M^{me} Leconte reçoit soit des timbres, soit des billets de banque, soit un bon de poste.

Je donne avec soin ces menus détails dans mon intérêt personnel, afin d'éviter des correspondances inutiles. Autant je suis heureuse de prodiguer mon temps et le fruit de mes observations et de mon expérience à mes lectrices toutes les fois qu'il y a utilité réelle, autant je suis désireuse de ne pas laisser occuper dans le journal une place importante et précieuse par des réponses à des questions multiples que j'aurais pu prévenir en donnant à l'occasion des avis généraux. Je reçois un nombre infini de lettres dans lesquelles on me prie d'indiquer les prix des objets dont je parle. Je préfère donc dire ces prix autant que faire se peut; je pense qu'il y a tout avantage à agir ainsi, aussi bien pour nos abonnées que pour moi.

Un mot sur les ombrelles. On va publier dans le journal une série de dessins représentant différents types d'ombrelles. Ces types sont différents, surtout par la canne qui est tantôt longue, c'est alors la forme douairière, ombrelles d'excursion, de campagne, de bains de mer et aussi de visite, suivant le goût de chaque personne, et tantôt plus court. Avec le manche plus court, on fait des ombrelles très-garnies, richement brodées au passé ou perlées soit en semis, soit que la broderie de jais représente des dessins. On garnit les ombrelles de volants de taffetas découpés pour ombrelles demi-toilette; ces mêmes volants peuvent avoir pour cache-point un bord de plumes, ce qui est beaucoup plus élégant. On voit aussi beaucoup de gupures de



1874

Maison de Fabrique, dressés à Paris

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Membres au fondateur de l'Union des Juives, sous l'égide

N° 121

à le es le r- r- ye in * is n- ur je re ie re a- r, et Ca nt

Text in the top left corner, partially obscured by the page's binding and bleed-through.

Main body of text in the upper middle section, appearing as bleed-through from the reverse side.

Text in the top right corner, also appearing as bleed-through from the reverse side.



Text in the bottom left corner, appearing as bleed-through from the reverse side.

Main body of text in the lower middle section, appearing as bleed-through from the reverse side.

Text in the bottom right corner, appearing as bleed-through from the reverse side.

Vertical text on the far right edge of the page, likely from an adjacent page or a margin note.

dentelle de Bruges formant volant. Il y a aussi la *marquise*, qui n'est guère de mise qu'en voiture et qui exige un manchon très-beau, très-riche, un voile de dentelle bruges, chantilly ou guipure sur taffetas noir, blanc ou transparent de la nuance de la robe.

Puisque nous en sommes aux détails, disons un mot des bas de couleur. Je crains, entre nous soit dit, qu'ils ne soient pas adoptés par les femmes réellement comme il faut, si ce n'est à la campagne, aux bords de mer, et encore les préférerais-je toujours unis; les rayures en travers sont trop voyantes, et je ne conseillerais pas à une jeune fille de les adopter.

MARIE DE SAVERNY.

LES ENFANTS

Je n'ai pas la prétention, dans une simple causerie, de traiter à fond le sujet le plus complexe, le plus varié d'aspects, le plus important, le plus grave même qui soit peut-être : l'éducation de nos enfants. C'est tout au plus si, dans ce cadre restreint, je puis examiner la question d'une façon pratique et poser quelques principes généraux, dont je ne m'attribue pas la découverte, mais qu'il me semble utile de rappeler aux jeunes mères, lesquelles, pour accomplir cette tâche, n'ont souvent d'autre aide que leur tendresse exaltée et une grande inexpérience.

Et d'abord révoltons-nous, à bon droit, contre l'opinion de certains philosophes qui, sous le prétexte que la femme est un être incapable de raisonnement, la relèguent aux fonctions de nourrice et la croient bonne seulement à assurer la santé, à favoriser, par les soins matériels, le développement physique de l'enfance. C'est là une injustice et une erreur.

L'affection maternelle possède seule les trésors de patience, de douceur et de persuasion au moyen desquels on peut tout obtenir de l'esprit, du cœur, de l'intelligence des enfants, et jamais aucune influence, même celle du père, ne saurait être ni meilleure, ni plus féconde en magnifiques résultats que celle d'une mère dévouée. Je laisse donc de côté aujourd'hui tout ce qui touche à la première partie de la tâche qui incombe à la mère, c'est-à-dire les soins dont il faut entourer l'existence toujours menacée de ces êtres si chers et si fragiles. Quelque jour peut-être je dirai mon



13. TOILETTE DE SOIRÉE.

14. TOILETTE DE SOIRÉE. — DESSIN DE G. GONIN.

avis sur ce point, ou plutôt je demanderai à notre savant collaborateur, le docteur Izard, de traiter ce sujet intéressant. Je me place à un autre point de vue, et je prétends que nous sommes, nous autres femmes, le pivot et la base des sociétés.

C'est à nous, en effet, qu'il appartient de faire des hommes honnêtes et bons, car c'est à nous que revient le privilège de jeter dans l'âme et l'esprit de l'enfant le bon grain qui produit plus tard les fleurs et les fruits de la sagesse, de l'intégrité, de la justice. Une recherche curieuse serait celle qui consisterait à remonter aux premières années de ceux dont la place est marquée dans le souvenir des peuples par une suite de nobles actions. Je suis certaine à l'avance que tous ou presque tous avaient reçu ces enseignements salutaires et doux qui, en sortant de la bouche aimée de la mère, se gravent au plus profond du cœur et n'en sortent jamais. Cherchons au contraire dans la vie de ces hommes qui semblent avoir à tâche la perte de leurs semblables, qui ont le mal pour but de toutes leurs actions, et nous découvrirons, je n'en doute pas, toutes les misères de l'abandon dès le premier âge ou les exemples funestes de parents livrés au vice. En dehors de ces deux

extrêmes, il ne serait pas moins curieux de chercher à analyser la vie de certains inutiles dont la bassesse est le cachet indélébile; incapables de faire le bien comme de faire le mal, ils passent dans la vie sans exciter ni l'affection ni la haine, remplissant le monde de leur fade personnalité, encombrant les emplois aux dépens de ceux dont le mérite est incontestable et pourtant méconnu, ou étalant au soleil la sottise et puérile vanité que donne une fortune héréditaire. Ces êtres-là m'ont toujours paru, non-seulement déplaisants et souverainement ennuyeux, mais encore nuisibles. En effet, la race des inutiles se perpétue fatalement, et c'est tout simple. Ces êtres frivoles, dépourvus de jugement, incapables d'accepter une tâche quelque peu ardue et de l'accomplir jusqu'au bout, ne sauraient faire de leurs enfants autre chose que des inutiles comme eux.

Je dois convenir, cependant, que bon nombre de parents sont animés des meilleures intentions, et décidés à ne rien négliger pour faire de leurs enfants des êtres intelligents, instruits, éclairés; mais la bonne volonté ne suffit pas. Il faut encore que cette bonne volonté soit *tenace*, persévérante, et s'éclaire à la lumière de la raison. Il faut savoir sacrifier à l'accomplissement de ce devoir les plaisirs du

monde, au moins dans une certaine mesure, se résigner à une surveillance *personnelle* de tous les instants. Mais, me dira-t-on, il n'est pas donné à tout le monde de garder ses enfants au foyer, de les élever soi-même, ou du moins de les faire élever sous ses yeux. Je le sais; aussi, en ce moment, n'ai-je l'intention de parler que de la première éducation, de celle qui commence dès que l'enfant bégaye quelques mots ou rassemble quelques idées, de celle enfin qui se termine au moment où les convenances ou la nécessité forcent la plupart d'entre nous à envoyer leurs enfants dans les institutions publiques ou privées.

Tout dépend dans la vie, j'en suis fermement convaincue, des premières impressions, des premières notions sur le bien comme sur le mal. En partant de ce principe, je poserai un axiome qui me semble la base de la première éducation. Toutes les vertus de l'homme, comme celles de la femme, toutes les qualités qui rendent celui-ci un être supérieur digne de l'estime publique, celle-là une créature honorée, respectée, aimée, ont pour point de départ, pour source unique, l'obéissance passée à l'état d'habitude et de seconde nature dans le premier âge de l'enfance. En réalité, la mère ne doit avoir qu'un but : rendre l'enfant

passivement obéissant. Là se borne sa tâche pendant les premières années; du reste, rien n'est plus facile que de prouver la vérité de cette vérité.

Habituer l'enfant à accepter, sans l'ombre même d'une hésitation, toutes les décisions maternelles, c'est rendre son humeur douce, égale; c'est lui éviter tous les accès de colère si funestes, la dissimulation, le mensonge. Obéir, c'est toujours faire bien, sans effort, sans contrainte, c'est atteindre presque à la plus grande mesure de sagesse possible, sans réprimandes cruelles aux coupables comme à ceux qui punissent. Et de quelle importance n'est-elle pas plus tard dans la vie cette habitude prise d'obéir aux choses prescrites! Aux lois d'abord dans toute leur étendue et dans tous leurs détails, aux devoirs que chaque situation implique, que chaque position sociale commande; j'irai même plus loin, aux usages (j'entends aux usages respectables) d'une société dont on ne brave pas sans danger les exigences. Prenez, par exemple, si vous le voulez, un jeune homme que sa mère a, depuis son enfance, habitué à obéir, c'est-à-dire à respecter ce qui est digne de respect, sa conduite n'offre jamais le triste spectacle que certains fils de famille, gâtés à outrance, donnent au monde qui s'en égayé, mais dont les parents pleurent.

Il sait se plier aux usages établis dans la maison paternelle, aux convenances du monde, il accepte avec déférence les observations de ses parents, il n'a pas ce petit ton impertinent et tranchant dont nos écoliers, à peine échappés du collège, se hâtent de faire parade afin qu'on les prenne pour des hommes, tandis qu'ils se font juger, au contraire, pour des enfants mal élevés. Plus tard, ces jeunes gens, formés à l'école de l'obéissance et du respect, sont, à n'en pas douter, les hommes les plus distingués, les administrateurs les plus remarquables, des politiques transcendants. N'est-il pas reconnu par tous ceux qui font de l'observation une étude sérieuse, que pour savoir à son tour exercer l'autorité il faut d'abord avoir su obéir? Je ne développerai point cette vérité qui peut sembler un paradoxe et dont la justice a été démontrée par d'autres que moi. Je continue en disant: mais la grande vertu d'obéissance est surtout indispensable aux femmes, à qui elle aplanit bien des difficultés, à qui elle rend plus douce la tâche à accomplir. Le grand but de la vie de la femme, c'est le mariage; le mariage, qui apparaît en général aux jeunes filles sous un aspect si brillant, si enchanteur, n'est en réalité qu'un nouvel état dans lequel le nombre des devoirs se multiplie, et où on ne saurait trouver le bonheur en dehors de l'accomplissement de ces devoirs; n'est-ce pas là de l'obéissance?

Je ne veux pas terminer sans dire en quelques mots ma façon de penser sur le meilleur mode d'éducation pour les jeunes filles. Autant je suis d'avis que nos fils doivent aller au dehors apprendre au contact d'autres enfants, qui seront comme eux des hommes, comme il faut se conduire dans la vie, autant je pense que les petites douceurs du giron maternel sont fatales à une éducation forte et virile, autant, au contraire, je réclame pour les jeunes filles la direction immédiate de la mère, le séjour au foyer domestique. Je sais qu'il n'est pas toujours possible de réaliser ce programme; cependant, il y aurait, je crois, quelque chose à faire dans ce sens.

Des femmes du plus grand mérite avec qui je causais de cette grave question, ont résolu, il me semble, la difficulté en se proposant de fonder une publication hebdomadaire d'après une méthode qui leur est propre, dans laquelle la mère désireuse d'élever elle-même ses filles, ou forcée d'habituer la campagne et ne voulant pas s'éloigner de ses enfants, trouverait la besogne de chaque jour clairement expliquée, accompagnée de conseils pratiques, et surtout classés dans un ordre d'enseignement irréprochable. De telle sorte que toute femme intelligente pourrait, sans même avoir acquis elle-même le degré d'instruction suffisant pour mener à bien une éducation, atteindre cependant ce but de faire de sa fille une femme douée des connaissances les plus étendues. Chose remarquable, cette méthode merveilleusement simple et pratique s'applique également à la musique. Une musicienne très-ordinaire pourra facilement, à l'aide de ce guide hebdomadaire, communiquer une science qu'elle ne possède pas elle-même; n'est-ce pas là une véritable trouvaille? Le temps me manque pour compléter ce petit exposé. Je reprendrai ce sujet si intéressant, je me contente de répéter ce que j'ai dit bien des fois, je suis entièrement à la disposition de mes lectrices pour leur donner tous les détails qu'elles désireraient en attendant que leur journal donne satisfaction complète à leur curiosité.

MARIE DE SAVERNY.

LA BIBLIOTHÈQUE

Tableaux de la France : Souvenirs de Bourgogne.

On l'a dit souvent déjà, mais on ne saurait trop le répéter, la France renferme dans l'étendue de son territoire les

aspects les plus variés et toutes les beautés naturelles que nous allons par mode admirer chez nos voisins.

L'histoire si mouvementée de notre pays a laissé partout les traces les plus curieuses; monuments et souvenirs se dressent à chaque instant sous les pas du voyageur qui veut voir, et nombre de villes en France ont conservé, en dépit du progrès et du nivellement social, leur aspect primitif. Mais comme il est d'usage d'aller visiter l'Allemagne ou l'Italie, on ne voyage pas en France, on ne connaît pas son pays, qu'on se contente de traverser en chemin de fer. C'est pour réagir contre cette injuste indifférence que M. Emile Montégut a publié un premier ouvrage intitulé: *Souvenirs de Bourgogne*, sous le titre général: *Tableaux de la France*, qui nous promet toute une série.

Ce livre est le récit d'un voyage à travers la Bourgogne; chaque ville, petite ou grande, fournit une étape, et le lecteur suit pas à pas un touriste intelligent et curieux.

Aussi, que de choses dans ce livre! que de faits, quels tableaux! Les souvenirs historiques, les révélations archéologiques, les anecdotes se croisent, se suivent, soutenant et variant l'intérêt. Voilà une lecture qu'on ne saurait trop recommander ici et qui convient à nos lectrices de tous âges. C'est de la géographie dans son acception la plus élevée, instructive, intéressante et philosophique, qui fait connaître à la fois un pays, les hommes et les choses.

M. DE S.

LE PORTRAIT DE FEU DUHAMEL

(Suite et fin)

III

En s'orientant, Nérac avisa un commissionnaire, assis sur ses crochets, cinq ou six portes plus bas. Le sourire sur les lèvres, un écu de 5 francs dans la main droite, il aborda ce renseignement habillé de velours:

— Vous avez vu cette dame qui vient d'entrer au n° 18?

— Oui, monsieur.

— Vous la connaissez?

— Oui, monsieur.

— Elle se nomme?

— M^{me} Duhamel.

— Elle est mariée? dit-il avec un tremblement dans la voix.

— Elle est veuve.

Cette réponse fit bondir le cœur de Nérac; il oublia son rhume de cerveau, ses étourdissements s'arrêtèrent comme par enchantement, des mélodies célestes et inconnues caressèrent doucement les parois frémissantes de son tympan charmé.

— Vous dites que M^{me} Duhamel est veuve?

— Oui, monsieur.

— Depuis longtemps?

— Deux ans, à peu près.

— Elle vit seule?

— Avec une vieille dame, sa tante, je crois.

— Elle sort souvent?

— Lorsqu'il fait beau, elle va se promener aux Tuilleries ou aux Champs-Élysées, suivie de sa petite levrette.

— A quel étage son appartement est-il situé?

— Au deuxième, la porte qui fait face à l'escalier.

Muni de ces renseignements précieux, Louis Nérac franchit le seuil de la maison habitée par la jolie veuve, et, lors qu'il sonna à la porte, il était pâle et tremblant.

— Puis-je avoir l'honneur de parler à votre maîtresse? demanda-t-il à la femme de chambre qui vint lui ouvrir.

— Quel nom faut-il annoncer?

— M. Louis Nérac, dit l'amoureux en bégayant.

Deux minutes s'écoulèrent qui lui parurent deux siècles; enfin Nérac fut introduit dans la chambre à coucher de M^{me} Duhamel. Tout aussitôt ses regards se portèrent sur un cadre couvert d'un crêpe noir: le portrait du défunt, à coup sûr.

M^{me} Duhamel était assise au coin de son feu; d'un geste gracieusement arrondi, elle invita le visiteur à prendre un fauteuil; puis elle attendit qu'il lui expliquât le motif de sa visite.

— Madame, dit Nérac après un assez long silence, vous ne me reconnaissez pas?

— Non, monsieur.

— Pas du tout?

— En aucune façon.

— Cependant, il y a une heure, vous êtes bien passée sur le boulevard Italien?

— Oui, monsieur.

— Et vous ne me reconnaissez point, dites-vous?

— Pas davantage.

— Vous souvient-il d'avoir dit: « Dieu vous bénisse! »

— C'est possible.

— Eh bien! madame, c'est à moi que s'adressait ce

souhait pieux et charitable.

M^{me} Duhamel considéra son interlocuteur avec de grands yeux où se peignait la surprise la plus profonde.

— Qu'est-ce que cela prouve? demanda-t-elle.

— Ce que cela prouve? répéta Nérac.

— Sans doute. Vous êtes enrhumé; je passe, vous éternuez, je vous dis: « Dieu vous bénisse! » Quoi de plus naturel, je vous demande?

— Ainsi donc, madame, à vous en croire, vous m'auriez dit ces douces paroles comme vous auriez jeté un sou dans la sébile d'un aveugle?

— Précisément, monsieur.

— Ah! madame! quelle déception cruelle! soupira le pauvre amoureux.

— Une déception? reprit la jeune veuve d'une voix sévère; je ne comprends pas monsieur; expliquez-vous.

— Je disais, balbutia-t-il, je voulais dire... il me semblait... je pensais... j'avais osé croire...

M^{me} Duhamel se leva.

— Veuillez m'excuser, monsieur, interrompit-elle; il m'est impossible de vous écouter plus longtemps.

— Ne me permettez-vous pas du moins de venir, de loin en loin, m'informer des nouvelles de votre précieuse santé?

— Ma santé est excellente. Dieu merci! et ne vaut point qu'on se dérange à son intention.

— Ainsi, vous me fermez toute porte?

— Je ne l'ouvre qu'à mes amis.

— Je suis digne d'un si beau titre, madame, s'écria Nérac avec un accent chevaleresque; et, pour le conquérir, je braverai mille fois la mort!

M^{me} Duhamel ne répondit pas; elle fit une grande révérence à son visiteur et sonna sa femme de chambre.

— Mariette, dit-elle, reconduisez monsieur.

IV

Dans les trois semaines qui suivirent, Louis Nérac se présenta douze fois chez la belle veuve, et déposa douze cartes sans avoir eu la satisfaction d'être reçu. M^{me} Duhamel n'était jamais visible, ou bien elle était toujours sortie. Le jour où il remit sa douzième carte, si bien élevé qu'il fût, il marmotta un gros juron dans sa moustache, tout en descendant les marches de l'escalier.

— C'est un parti pris, se dit-il, une résolution arrêtée; on ne veut pas me recevoir... Eh bien! je jure que je pénétrerai dans la place, dussé-je recourir à des travestissements de comédie. J'aime M^{me} Duhamel comme un fou; elle est nécessaire, indispensable au bonheur de ma vie... elle sera ma femme, ou je me vengerais cruellement sur Follette, ses uniques amours.

À peine avait-il prononcé ces paroles canicides, il se frappa le front, et, frottant joyeusement ses mains l'une contre l'autre:

— J'ai mon affaire! s'écria-t-il; je tiens mon plan; la victoire est à moi... et je ne trahirai point mes mains dans le sang de l'innocente Follette.

Il s'embusqua derrière les blocs de pierre d'une maison en construction et guetta la sortie de M^{me} Duhamel. Une heure écoulée, la jolie veuve se montra, suivie, comme toujours, de sa levrette fidèle. Elle se dirigea vers les Tuilleries et prit place dans la grande allée, adossée contre la caisse d'un oranger dont les fleurs faisaient pleuvoir sur sa tête une rosée de parfums.

Il n'est point hors de propos de dire que, dans le trajet de la rue de la Ville-Évêque aux Tuilleries, Nérac était entré chez un épicier et qu'il avait fait l'acquisition d'un gros morceau de sucre et d'une pelote de ficelle. Caché derrière la caisse de l'oranger, invisible aux yeux de M^{me} Duhamel, absorbée d'ailleurs par un élégant travail à l'aiguille, il déroule sa cordelette, à l'extrémité de laquelle il attache solidement le sucre tentateur. Hameçon fatal! à peine Follette a-t-elle aperçu cette proie inespérée, elle s'élanche comme une flèche; mais, plus prompt encore, Nérac tire la corde, et le morceau de sucre saute à quinze pas. Habilement renouvelée, cette manœuvre la conduit en trois bonds sur la terrasse des Feuillants. La grille est à deux pas; une voiture de place stationne à la porte, et, lorsque l'imprudente levrette aboie en signe de détresse, il n'est plus temps... Le bruit des roues sur le pavé de la rue Castiglione éteint ses gémissements, étouffe ses sanglots!

Que si mon lecteur même Follette au lieu de la plaignre: « Tout beau, monsieur! lui dirai-je; n'est-ce donc pas là, en somme, votre histoire; la mienne et celle du voisin? N'avons-nous pas tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, depuis le plus riche jusqu'au plus gueux, depuis le plus spirituel jusqu'au plus bête, notre morceau de sucre au bout d'une ficelle? L'existence de l'homme ne s'écoule-t-elle pas tout entière à poursuivre des ombres qui le fuient, à courir sur la trace d'insaisissables chimères?

V

La disparition de Follette causa à M^{me} Duhamel une véritable affliction. Ceux qui n'ont jamais eu de chiens ne sauraient imaginer à quel point l'on s'attache à ces animaux bons, intelligents, dévoués, affectueux, et qui seraient parfaits, on peut le dire, s'ils n'étaient sujets à la rage. Mais qui est-ce qui peut se vanter d'être parfait sur cette terre? — Inscrivons dans les journaux, affiches sur les murs, avec promesse de récompense honnête, rien ne fut négligé.

Quinze jours s'écoulaient sans nouvelles; on était au désespoir rue de la Ville-Évêque.

Un matin, et rempli de hardiesse cette fois, Louis Nérac se présenta chez M^{me} Duhamel. Il tenait Follette en laisse, Follette qui gambadait et frillait de la queue à mesure qu'elle reconnaissait les lieux où elle avait vécu, les lieux où elle était née.

— Follette! voici Follette! s'écria la femme de chambre.
M^{me} Duhamel accourut, et lorsqu'elle aperçut Nérac, elle fut prise d'un tressaillement qui n'échappa point à la perspicacité de son adorateur.

— Vous ici, monsieur? dit-elle, c'est vous qui me ramenez ma chère levrette?

— Moi-même, madame, moi qui viens de faire deux cents lieues à sa poursuite, dit l'amoureux qui ne recula point devant l'énormité de ce mensonge.

— Deux cents lieues? répéta la veuve avec étonnement.

— Deux cent dix, si je compte bien, reprit Nérac, attendu que le livre de poste assure que Poitiers est situé à cent cinq lieues de Paris.

— Quoi! c'est à Poitiers?..

— Oui, madame. Sédit par la rare finesse et par l'extrême pureté de ses formes, un commis voyageur s'empara de Follette, l'emmena et la perdit dans cette ville où j'ai été assez heureux pour la découvrir.

— Mais, monsieur, balbutia la jeune femme, vous avez dépensé beaucoup d'argent?

— Une misère; à peine cinq cents francs, dit Nérac, se raffermissant de plus en plus dans ses mensonges.

— J'ai promis une récompense honnête, j'en conviens; mais il s'en faut qu'elle atteigne à ce chiffre.

— Croyez, madame, que mon métier n'est point de retrouver les chiens perdus, et que la question de récompense ne m'a aucunement préoccupé dans cette affaire.

— Pourtant, monsieur...

— A mon tour, madame, je vous répéterai les paroles que vous m'avez dites le mois passé: « Il m'est impossible d'en entendre davantage. » Je serai trop payé si vous voulez bien souffrir que je vienne, de temps en temps, vous présenter mes hommages respectueux.

— A propos, demanda la jeune femme, et votre rhume, comment va-t-il?

— Dieu a exaucé le souhait que vous avez fait en ma faveur, madame; il m'a bémé: voilà bien quinze jours que je n'ai éternué.

A dater de ce moment, et sans figurer encore parmi les intimes de la maison, Louis Nérac lui admira chez la jeune veuve. Ce qu'il déploya d'amabilité et de gracieuse paille, de sourires et de vêtements neufs, de bouquets et de tendres solas, on le devine, on ne le raconte pas. Un jour, il observa que le portrait du défunt n'était plus accroché à la place accoutumée. De la chambre à coucher on l'avait transporté, avec son crêpe, dans le salon. Ce simple détail ravit son âme, dirais-je volontiers, si ce majestueux substantif n'était un peu bien solennel pour cette histoire sans visées académiques.

Cependant, ses affaires ne marchaient pas vite.

On touchait à la fin du mois de juin; déjà la tante de M^{me} Duhamel était partie pour la campagne, précédant sa nièce de quelques jours seulement; et Nérac, qu'on n'avait point lavé, Nérac, menacé de vivre plusieurs mois loin de la jolie veuve, endurait mille tortures.

— E le ne partira pas! se disait-il; elle ne doit pas partir! Mais comment la retenir à Paris?

VI

La veille du jour fixé pour le voyage, Follette disparut de nouveau. Les insertions et les affiches recommencèrent, mais sans résultat cette fois. M^{me} Duhamel pleura sa levrette avec des larmes sincères, comme elle eût pleuré la mort d'une amie. Nérac, qui était censé courir la ville comme un Basque, venait chaque soir raconter ses tentatives infructueuses de la journée. O puissance de l'amour! le scléroté versa quelques larmes hypocrites qui émurent beaucoup la belle affligée. Sur ces entrefaites, le portrait de feu Duhamel passa du salon dans la salle à manger, et Mariette le dépouilla de son crêpe funèbre.

Lorsqu'elle fut rassurée que Follette lui était ravie à jamais, M^{me} Duhamel recommença ses préparatifs de départ.

— Attendez encore, lui dit Nérac.

— Pourquoi attendre? demanda-t-elle; pauvre Follette! elle est morte, ou, si elle vit, je ne la reverrai plus.

— Qui sait?

— Que signifie ce ton mystérieux? Auriez-vous de ses nouvelles.

— Hélas! non.

— Monsieur Nérac, vous me cachez quelque chose. Au nom de l'amitié qui nous unit, parlez, je vous en conjure?

— Eh bien! dit-il, s'il m'est impossible de vous la rendre vivante, je ne désespère point de vous l'offrir...

— Empaillée?

— Non; peinte.

— Par qui?

— Par moi.

— Vous savez donc peindre?

— Oh! très-peu!

— Et vous aurez fini?

— Dans... dans deux mois.

— C'est bien long.

— Observez, madame, que je ne suis pas des plus habiles et que je travaille sans modèle. Mon temps se passe à gratter ce que j'ai déjà fait et à ébaucher de nouveau pour effacer encore.

Le jour où l'astucieux Nérac apporta à la jolie veuve l'image de sa levrette, — une jolie étude de Jadin, encadrée par Deforges, — le portrait de feu Duhamel passa de la salle à manger dans l'antichambre.

Le dénouement, on le devine: au lieu de rejoindre sa tante à la campagne, M^{me} Duhamel lui écrivit de revenir à Paris. Le mariage fut célébré peu de temps après, et je suis bien certain que Louis Nérac est le seul amoureux qui ait jamais songé à fourrer un petit chien dans la corbeille de noces. Je parle de Follette, qui revint chez sa maîtresse, roulée dans un cachemire de l'Inde brodé d'or.

VII

Lorsque vous passerez sur le quai Coati, arrêtez-vous devant l'étalage d'un marchand de bric-à-brac, le deuxième à main gauche. Cette toile sans cadre, mouchetée par la croûte du macadam, écaillée par le soleil, — hélas! — c'est le portrait de feu Duhamel.

ALBÉRIC SECOND

FIN

LES SEPT ÉTOILES DE BOHÈME

I

LE RELAI DE POSTE

Un matin du mois d'août 1830, deux voitures se croisèrent et s'arrêtèrent en même temps à la porte de l'unique auberge de Rokis'nan, gros bourg situé à cinq lieues environ de la petite ville de Pilsen, capitale du cercle de même nom, en Bohême.

C'étaient, d'une part, une lourde diligence venant de Pilsen, et, de l'autre, une élégante chaise de poste qui, suivant toute apparence, arrivait de Vienne.

Tandis qu'un flot de voyageurs, de l'aspect le plus pittoresque et le plus varié, se précipitait par toutes les portières en bas du classique véhicule, un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, de la tournure la plus distinguée, à la physionomie exp-ressive, mais aux traits un peu fatigués, sautait lestement de la chaise, et donnait ordre au postillon de changer les chevaux.

Puis, sans imiter l'empressement fâcheux des autres voyageurs, qui s'engouffraient dans l'auberge et prenaient d'assaut la table d'hôte, servie pour le déjeuner, il y entra le dernier et s'assit tranquillement à l'unique place qui restait libre.

Le hasard l'avait mis en face d'un petit homme maigre, au teint bilieux, qui trouvait moyen de manger comme quatre et de parler comme dix.

Ce petit homme semblait être la chronique vivante de sa localité: il savait tout, avait tout vu, tout entendu, et racontait ce qu'il connaissait, et, probablement, ce qu'il ne connaissait pas, sans ménager personne, sans se ménager lui-même.

Le jeune homme de la chaise de poste, au contraire, touchait à peine à ce qu'on lui servait, ne desserrait pas les dents et paraissait occupé de toute autre chose que de ce flux de paroles creuses.

Mais il avait à au faire et se renferma dans cette réserve, son pétulant vis-à-vis s'exprimait de telle façon qu'il dut, malgré lui, apprendre que celui-ci était parti le matin de Pilsen, qu'il se nommait Sandlers, et qu'il était employé au greffe de la municipalité.

— Eh mais, dit alors l'aubergiste, puis-je vous êtes de Pilsen, vous devez avoir connu la vieille dame Milborn?

A ce nom, le jeune étranger fit un mouvement involontaire, et un chœur d'éloges sortit de toutes les bouches. De toutes, non: le petit homme au teint jaune laissa percer une grimace significative.

— Oui, oui, dit-il, c'est-à-dire une femme de bien; ce n'est pas moi qui méconnaîtrai jamais les qualités de personne...

— N'était-elle pas d'une générosité éprouvée? demanda quelqu'un.

— Généreuse! généreuse!... murmura le commis aux écritures, oui et non. Voyez-vous, elle a laissé un testament sur lequel il y a fort à dire.

— En vérité,...

— Elle a doté richement, c'est vrai, les indigents et tous les établissements de bienfaisance; et, le croirait-on, elle a complètement, mais, là, complètement oublié le personnel de la municipalité, composé presque entièrement, et surtout dans les emplois inférieurs, de pauvres diables...

Je m'attendais, pour ma part, au moins à une petite gratification d'une centaine de florins, qui m'eût été fort utile dans mon séjour à Carlsbad, où je vais pour me remettre un peu des infirmités contractées par plus de trente ans de bons et fidèles services, j'ose le dire!

J'y comptais d'autant plus que c'est moi qui ai copié son testament, ses legs et ses codicilles; — ici le petit homme promena autour de lui un regard où s'exprimait toute son importance. Cependant, reprit-il avec un air de dignité mêlée d'amertume, — il n'en a rien été. J'ai reçu, ainsi que mes collègues, les droits exigés par le tarif, pas un groschen de plus... Les travailleurs ne sont pas les élus!...

Cette maxime fut accentuée par un gros soupir, et, pour la première fois, le vicieux expéditionnaire se mit à brouter son dessert sans parler.

— Mais, dites-moi, monsieur Sandlers, fit l'aubergiste, la vieille dame était-elle aussi riche qu'on l'a prétendu?

Ce fut un coup de fouet qui aiguillonna de plus belle la faconde du copiste.

— Si elle était riche!... répliqua-t-il avec une stupeur mêlée d'indignation de voir élever un pareil doute; — si elle était riche!... Richissime, monsieur! Est-ce que je me plaindrais sans cela? Est-ce que les employés de l'administration de Pilsen demandent des indemnités aux pauvres?... Richissime, monsieur.

— Et tout cela?... dit l'aubergiste.

— Tout cela va à son petit-fils unique, lequel est conseiller de régence et habite la capitale.

Ici encore le jeune homme placé vis-à-vis de l'expéditionnaire parut assez gêné de son maintien et rougit imperceptiblement.

Il tenait obstinément les yeux baissés sur son assiette, comme s'il se fût senti l'objet de la curiosité générale. Pour se donner une contenance, il se mit à fabriquer une montagne de boulettes de mie de pain.

Cet embarras était d'autant plus singulier que ce voyageur, ainsi que nous l'avons dit, avait toutes les façons d'un homme du monde, d'un cavalier accompli, et, malgré la simplicité de sa mise entièrement noire, était assurément habitué à tenir sa place en bonne et nombreuse société.

Il avait grand tort de se préoccuper ainsi, d'ailleurs, de ses commensaux. Ils n'avaient d'attention que pour l'orateur et ne prenaient pas garde à ce convive taciturne, évidemment étranger au pays et à tout ce qui l'intéressait.

— Voici un petit-fils qui est un heureux mortel! dit le maître d'auberge.

— Aussi, reprit le loquace M. Sandlers, nos demoiselles l'attendent comme le Messie.

— Et sait-on quel homme c'est?

— On dit que c'est un beau jeune homme, célibataire, brave, gai, spirituel; — avec une pareille fortune, qui n'aurait pas toutes les qualités? — Un si beau parti!... S'il n'est pas engagé dans la capitale par quelque passion tenace, je vous réponds qu'il faudra bien qu'il épouse à Pilsen, qu'il le veuille ou non!

— Ce sera une vraie comédie, dit l'aubergiste, en donnant le signal d'un gros rire auquel chacun prit part, et qui obtint du voyageur inconnu un sourire assez singulier.

— La comédie du mariage, reprit Sandlers. On n'imagine pas ce qu'il y a chez nous de demoiselles qui soupirent après le carillon des noces, comme le cerf après l'eau fraîche. Et parmi elles, sur mon âme, il y a de belles filles si accortées et si mignones, que M. le conseiller de régence ne pourrait pas se vanter d'en avoir vu de pareilles, même dans la capitale.

Seulement, c'est à en avoir mal aux nerfs! Où que vous alliez, de quelque côté que vous vous tourniez en ce moment dans Pilsen, vous n'entendez parler qu' de ce monsieur.

— Pourquoi donc n'arrive-t-il pas?

— Il va arriver!... du moins c'est ce qu'il a écrit dernièrement à l'exécuteur testamentaire. Il paraît qu'au moment de la mort de la bonne vieille, il y a de cela six mois déjà, il était en mission à l'autre bout de l'empire. Mais sa mission est terminée, et on l'attend ces jours-ci. — Allez, je vous jure que les couturières et les modistes ont de l'ouvrage! Il manque ceci à mademoiselle telle, cela à telle autre. On veut l'éblouir à tout prix.

Il faut voir les mères et les tantes suer sang et eau pour prendre au filet ce ver luisant au profit de leurs filles et de leurs nièces! Dans ces derniers temps, malgré ma mauvaise santé, j'en ai souvent ri comme un bossu.

Un mauvais plaisant, peut-être, s'est avisé de répandre le bruit qu'en sa qualité de diplomate il avait un penchant pour la danse. En un tour de main, les maisons de haut rang ont accaparé nos deux maîtres de danse et les ont mis sur les dents. La valse à deux temps et la sauteuse, la polka et la contredanse, — on s'exerce à tout. Les charmantes enfants sautent, rebondissent et tournent sur elles-mêmes comme si la tarantule les avait piquées. J'en connais une qui a gagné une entorse dont elle souffrira encore plus de quinze jours.

Ce lazzi fut salué par une nouvelle explosion de gros rires, auquel le voyageur inconnu affeisa de prendre part, ce qui parut flatter infiniment le narrateur.

Ce brave homme se contentait de peu; le fait est que le

rire de ce mystérieux convive ne dépassait pas les lèvres, et qu'il avait bien plus l'air d'un homme en proie à un vit effroi intérieur que d'un touriste en belle humeur.

OCTAVE FÉRÉ.

(La suite au prochain numéro.)

HYGIÈNE DE LA BOUCHE

DES SOINS QU'EXIGE L'ENTRETIEN DES DENTS

Rien de plus simple et de plus facile que les soins hygiéniques nécessaires à l'entretien des dents. On peut les résumer en disant qu'ils consistent uniquement dans les soins de propreté de la bouche. D'où vient donc que malgré tant de facilité un si grand nombre de personnes négligent l'entretien des dents? On ne peut attribuer cela qu'à la paresse, à l'insouciance, à l'ignorance. Il faut convenir aussi que toutes les intelligences ne sont pas à même de comprendre les soins journaliers qu'exige l'hygiène de la bouche. Il semble inutile d'insister sur un pareil sujet, mais je suis convaincu que, même parmi les personnes qui tiennent le plus à conserver de belles dents, il y en a peu qui suivent rigoureusement les principes de l'hygiène.

Une des premières conditions indispensables à l'entretien des dents, c'est de faire tous les matins le lavage de la bouche comme on fait la toilette du visage. Pour cela, on se sert d'abord de l'eau ordinaire à une température de 12 à 15 degrés. Trop froide, l'eau est non-seulement désagréable, mais elle peut encore occasionner des douleurs dentaires; trop chaude, elle détermine parfois l'éclatement de l'ivoire et prédispose ainsi à la carie. Il est bon de se rincer une première fois la bouche avant d'employer la brosse, parce que celle-ci promènerait sur les dents et sur les gencives les mucosités buccales accumulées pendant la nuit et l'on obtiendrait par là plus difficilement le but qu'on se propose.

On peut se contenter de l'eau pure pour cette première opération; mais comme on n'en a pas tous les matins à la température voulue, surtout en hiver, il est infiniment préférable de la couper soit avec quelques gouttes d'eau de Cologne, de teintures aromatiques, d'eau-de-vie de gailac, soit avec de l'eau-de-vie simple ordinaire. L'eau de Botot est encore très-bonne pour cet usage; j'en donne ici la formule pour les personnes qui voudraient la fabriquer elles-mêmes.

Prenez :

1° Semences d'anis.....	40 grammes.
Girofle.....	10 —
Cannelle concassée.....	10 —
Huile volatile de menthe.....	5 —

Faites infuser pendant huit jours dans 1 litre d'eau-de-vie. Filtrez et ajoutez 50 centigrammes de teinture d'ambre. Il suffit de quelques gouttes dans un verre d'eau pour se rincer la bouche.

L'elixir dentifrice de Désirabode est encore très-employé dans le même but. En voici la formule :

Prenez :

2° Eau-de-vie de gailac.....	150 grammes.
Eau vulnératre spiritueuse...	150 —
Essence de menthe, ou de girofle, ou de rose, selon les goûts.....	5 gouttes.

Lorsque les gencives sont douloureuses, tuméfiées, saignantes, il faut employer de préférence la préparation suivante :

3° Teinture de quinquina.....	100 grammes.
Alcoolat de cochléaria.....	100 —
Eau-de-vie de Gailac.....	150 —
Eau vulnératre spiritueuse...	2-6 —
Huile essentielle de menthe..	23 gouttes.

L'eau orientale de Delabarre est composée de la manière suivante :

4° Alcool rectifié.....	200 grammes.
Essence de menthe.....	2 —
Essence de rose.....	16 gouttes.
Cochénille.....	1 gramme.
Sel de tartre.....	1 —

Laissez macérer pendant deux jours et filtrez. On l'emploie une cuillerée à café dans un verre d'eau pour se gargariser ou se rincer la bouche.

On peut encore se servir de vinaigre de lavande ainsi composé :

5° Vinaigre très-fort.....	100 grammes.
Alcoolat de lavande.....	100 —

Une cuillerée à café dans un verre d'eau. Si je multiplie ces formules, c'est que je voudrais voir toutes mes lectrices s'habituer à fabriquer elles-mêmes ou à faire fabriquer par leur pharmacien tous les élixirs ou eaux dentifrices dont elles se servent pour leur toilette. La raison en est que les formules que je donne ne renferment

aucun principe nuisible. J'en dirai autant pour les poudres dentifrices dont je vous donnerai aussi les meilleures recettes.

Après s'être rincé la bouche, on procède à la véritable toilette des dents à l'aide d'une brosse chargée de poudre dentifrice. Quelques dentistes ont conseillé de remplacer la brosse par une éponge; mais outre la sensation désagréable que celle-ci produit par le frottement, elle est incapable de pénétrer dans les interstices et les anfractuosités des dents. Il est donc préférable de se servir de la brosse. Il faut seulement avoir soin de la choisir ni trop molle ni trop rude. Dans le premier cas, elle serait insuffisante, dans le second, elle irriterait les gencives, les ferait saigner et déchausserait les dents. Quelques personnes se servent d'un pli de la serviette de toilette roulé sur le doigt; mais cette méthode est encore mauvaise, parce que le linge est trop dur et ne pénètre pas suffisamment dans les petites cavités du râtelier.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS DE LA SAISON

Avril.

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

- Polage d'orge à la royale.
- Petits pâtés au jus.
- Brochet au bleu.
- Côte de bœuf aux oignons glacés.
- Vol-au-vent de cervelles.
- Poulets rôtis (resson).
- Champignons à l'italienne.
- Gelée au marasquin.

DE L'ASPERGE

L'asperge est salubre, d'un saveur agréable et facile à bien apprêter. Aucune plante comestible ne réunit autant d'avantages.

Les asperges se mangent de plusieurs façons; on les racle avec un couteau, on les coupe d'égalés longueurs et on les assemble en petites bottes pour les cuire à l'eau bouillante, où elles ne doivent rester que quelques minutes. L'asperge bien cuite est tendre, mais assez cassante pour se rompre nettement en travers du côté de la pointe.

Voici une formule peu connue pour la préparation des asperges. Elle a été trouvée dans les archives de Grimod de la Reynière.

Asperges à la Pompadour. — De belles asperges étant cuites dans l'eau, comme à l'ordinaire, on coupe la tête en biais par tranches, de l'épaisseur du petit doigt, placer ces morceaux de choix dans une serviette chaude, pour les égoutter et les maintenir chaudement, jeter le reste de la tige. Mettre dans une casserole en métal un beau morceau de beurre fin, y joindre quelques grains de sel et avec une forte pincée de macis (noix muscade) en poudre, une demi-cuillerée de fleur de farine et deux jaunes d'œufs bien frais délayés dans quatre cuillerées de verjus.

Cuire cette sauce au bain-marie, en évitant de la laisser épaisser, puis y incorporer les morceaux d'asperges tranchés et les servir dans la casserole couverte pour être distribués aux convives dès qu'ils apparaissent sur la table.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Les violettes de jardin livrent un assaut aux violettes de Parme de la maison Ed. Pinaud et Meyer; mais rien n'y fait, et je dirai plus, les bouquets et extraits de chez Pinaud sont plus délicats et plus durables que ceux de la florod'été. Gleanons au boulevard des Italiens, 30, parmi l'opopanax, le bouquet de Vienne, l'extrait à la violette de Parme et l'iangyang. Rien n'est parfait contre le hâle comme le lait d'Hébé, c'est un vrai succès. La crème-neige fond sur le visage, avec la poudre à la duchesse ou à la violette. Pour l'entretien des cheveux, je ne sache rien qui soit aussi parfait que la méduline et la pommade aux violettes de Parme.

Je recommande encore tout particulièrement aux jolies mains la pâte callidermique; c'est un brevet de la maison Pinaud et Meyer, qui possède le titre de fabricant breveté de S. H. le sultan.

La robe, absolument plate par devant et se développant en larges plis à l'arrière, telle est la mode annoncée déjà plusieurs fois par notre courrier de modes et qui s'est aujourd'hui généralisée.

Dans le choix d'une jupe, disons-nous aussi, il faut chercher celles qui se dissimulent le mieux, c'est-à-dire les plus ployantes, les plus souples.

La jupe articulée, dont l'inventeur, M. Goelle, a transféré ses magasins, 29, boulevard Saint-Martin, réunit tous ces avantages.

Elle est légère et ne laisse pas deviner sa présence. Pendant l'été, surtout, c'est un objet de toilette indispen-

sable aux dames qui voudront suivre les modes actuelles sans avoir recours à une lourde charge de jupons recettes.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepreneur général, 132, rue de Rivoli.*

PETITE CORRESPONDANCE

Condé. Maine-et-Loire. — Le mantelet à pans carrés et à capuchon, qui est si à la mode, la petite rotonde fendue derrière, en général toutes les formes actuelles, en ayant soin de faire faire le vêtement un peu long, conviennent parfaitement à une femme âgée.

Le plus ou moins d'élegance dépend de la garniture. Le jais surtout est employé, associé à la guipure de laine perlée.

Une nouvelle abonnée. — Je conseille de transformer la robe en tunique et porter cette tunique avec un jupon de taffetas noir. Comme garniture, je conseille un plissé à la vieille en taffetas noir. Tout autour, nœud de rubans de soie noire, en échelle par devant, ou bien deux biais de velours noir, et dans le bas un étifle fantaisie bleu et noir. Les tuniques en grenadine, noire ou de couleur, seront plus que jamais de mode, soit unies, soit rayées à raies claires et à raies mates imitant un ruban de soie liseré satin, un ruban de faille, et cela en toutes nuances.

On fait le jupon en soie avec volants, ruches et garnitures en grenadine, ou tout en soie, suivant le goût. Le chapeau doit être de la nuance du costume.

Myosotis. — Les bandes de tapisserie moyen âge et Louis XIII sont, en général, trop grandes pour paraître dans le journal. Le prix de ces bandes en étoile, sur 3 mètres de long, tout échantillonnées avec laine de Hambourg, 35 fr. En bandes larges, 70 fr. Un fauteuil Louis XIII en tapisserie avec laine et dessins, 65 fr. Tous les contours faits de laine lancée pour indiquer les nuances, 115 fr. Avec cet échantillonnage la besogne est à moitié faite.

M^{me} F. F. — Demande inscrite.

M^{me} Th., abonnée de la Revue. — Donner un seul patron à la fois cela ne ferait que vingt-quatre patrons par an, ce qui ne saurait suffire à toutes nos abonnées. Suivez avec la roulette à patrons les signes de chaque patron, qui diffèrent l'un de l'autre, et vous vous tirez à merveille de ce qui vous semble si difficile. Ce travail est abandonné. Nous avons donné déjà maint croquis de robe double ou simple. La plus modeste des lingères peut vous démontrer le travail.

M^{me} M. F., à O. — On a communiqué vos modèles au dessinateur; vous recevrez prochainement.

M^{me} Ver L. — On ne peut donner de dessins sur patrons; ils ne conviendraient qu'à une taille. Demandes inscrites.

M^{me} A. M. — Une aube sur tulle grec serait fort jolie, brodée en reprise ou en applique; grosseur moyenne, réseau bien ouvert et bien solide, procurez-vous ce tulle dans une maison spéciale, vous y gagnerez sur la qualité de l'étoffe et sur celle du coton à employer.

À Avignon. — Votre demande est inscrite; mais celles qui précèdent la vôtre sont si nombreuses, que si vous êtes pressée par le temps il serait préférable de vous adresser directement à notre dessinateur.

Une abonnée d'outre-mer. — Demandes inscrites. La *Feuille de Vard* s'expédie par poste, moyennant 1 fr. de supplément.

Une Française émigrée. — Le chiffre demandé a été déjà donné plusieurs fois; nous le publierons à nouveau.

AVIS GENERAL. — Toutes les demandes de chiffres sont inscrites et viendront suivant leur ordre d'inscription; mais elles sont tellement nombreuses, que nous prions nos lectrices de s'armer d'un peu de patience.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La vérité, comme l'huile, s'élève au-dessus de tout.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.